Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 35

Artikel: Entre amis
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224085

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 70me Année — N° 35 — Samedi 29 août 1931

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

LE MAIDZO

N'E pas l'eimbarrâ, mâ, âo dzo de vouâ, lè mâidzo l'ant rîdo à lâo recordâ. L'ant dâi régent que lè tîgnant serrâ quand sant pè lè z'écoûle. Et quand l'ant la vesita, s'agit pas de quequelhî. Faut savâi son aleçon su lo bet dâo petit dâi, lâi a pas. Mîmameint, quand sè crayant dza que porrant mâidzî lè dzein, faut que s'esplliquéyant su tote lè maladi que lâi a pè lo mondo, que sâi l'escarfaïondze de la tîta, la tatse, lo malet bllian, lo malet blliu, lè ronmati, lo gros mau, la rézipèle, lo tsambéron, la purmoni, lo gros rhonmo, lo coup de sang, la sourlangue dâi dzein, lè bré trossâ, lè cousse rotte, lo fédzo que vo bourle, lo tsin que vo couâi, lo veintro que vo brasse, lè bouî que vo rebouillant, lo sang que vo vint plliein d'iguie, l'hypocrisie (hydropsie) et tot lo diâbllio et son train. Eh, bin! tot cein l'è oncora rein. On lâo dit oncora de coudhî trovâ dâi z'autre maladi. Adan, ein a que tsertsant dâi petite bîte, bin pllie petite que lè pudze, lè piâo, lè mousselion, lè budzon et que lâi diant dâi *microbe*. L'è dâi z'affére pas pllie gros qu'on bocon de moqua de pudze, l'è tot vo dere. Adan, quand l'ant tot cein recordâ à tsavon, lo régent dâi mâidzo lâo fâ dinse :

— Vo que vo z'amâ bin patroufyâ lè pètro, vo faut, su voûtra boutiqua, écrire dinse : *maladie des voies respiratoires*. Vo que z'îte on tot fin po lo coutî, vo sarâ *chirurgien*. Vo que vo vâide bî, vo sarâ po lè *get*. Et pu vo que vo z'oûde crètre l'herba, vo sarâ po lè *z'orolhie*. Vo que vo z'amâ bin lè fenne, faut vo z'établli *gynécologue* (que l'è oquie quemet on sadze-fenna que l'arâi dâi tsausse).

Et à tsacon lâo desâi son chapitre d'aprî son instrucchon et sè z'idée.

Ein avâi oncora ion que lâi avâi oncora rein de. Stisse, lo régent dâi mâidzo lo vouâite bin adrâi et lâi fâ dinse :

— Et pu vo... vo sarâ po lè *maladi de la pi*. L'è vo que vo z'arâ lo mé de tchance. Po coumeincî: vo risquâ pas d'einvouyî voûtrè malâdo dein l'autro monde. Deuxièmameint: l'è dâi maladi que sè guiérant jamé et que rapportant gros. Et traisiémameint : Vo ne sarâ jamé reveillî de né. Dinse, vo vâide !

Marc à Louis.

Le repos du dimanche. — L'aimable pasteur Mielle, descendant au temple un dimanche matin, croise l'un de ses catéchumènes, apprenti-pâtissier, qui porte crânement sa manne. Il l'aborde:

— Mon petit ami, pourquoi n'es-tu pas à l'église aujourd'hui ? Souviens-toi, mon cher enfant, que nous devons sanctifier le jour du Seigneur. Et où vas-tu de ce pas ?

— Mais, m'sieu le pasteur, justement chez vous ! Je vais porter les meringues que vous venez de commander pour midi...

Entre amis. — Dulopin s'est violemment disputé au café. Son adversaire lui a allongé dans le dos un violent coup de pied.

— J'espère, lui dit un ami, que cette affaire aura des suites.

— Elle en a déjà, s'écrie Dulopin; voilà quarante-huit heures que je ne peux pas m'asseoir.

MARC-HENRI EN VOYAGE

Amboise.

QUAND il eut visité Paris, le Bois de Vincennes, la Cité des Informations, le palais du Soudan et le temple d'Angkor, Marc-Henri se sentit fatigué.

— Voyez-vous, dit-il à ses compagnons de route, un soir qu'ils dégustaient des mets de choix dans une guinguette située au bord du lac Daumesnil, voyez-vous, c'est le moment de rentrer à la maison. Qu'en dites-vous ? On est parti après avoir fini les foins, on reviendra juste pour commencer les moissons. Seulement, pour ne pas passer deux fois par le même chemin, je vous propose de traverser la Beauce, remonter le cours de la Loire, visiter les châteaux et revenir par Lyon et la Savoie.

Jules au Sapeur, qui a les poches bourrées de billets de banque, est d'accord. Il irait même plus loin, jusqu'à l'Océan, s'il le fallait.

Quant à François du Crétet, il a tout à fait l'aspect d'un vieux matou de gouttières perdu dans la campagne. Pour un peu, il planterait là ses compagnons et reviendrait par le premier train. Seulement voilà, comme il y a quatre places dans la « Chevrolet » de Marc-Henri et qu'il s'est engagé à payer sa part de benzine durant tout le voyage, il hésite d'autant plus que sa provision d'argent baisse à vue d'œil. Pour couper court à la discussion, Marc-Henri ajoute :

— Vous ferez comme vous voudrez, mais moi, je ne pars pas sans avoir vu la Beauce !

Cette affirmation, ponctuée d'un solide coup de poing sur la table, met tout le monde d'accord. Le lendemain nous roulions vers le sud. Déjà la banlieue parisienne s'éloigne. Après Rambouillet, sa forêt et son parc, nous filons sur une belle route, toute droite, entre deux rangées d'arbres.

— Voilà la Beauce, s'écrie Marc-Henri, regardez-voir ces champs de blé. Il y en a au moins cent poses en un seul morceau !

Au-dessus de la houle des blés mûrs, on distingue, de temps à autre, un paysan juché sur une moissonneuse-lieuse et, derrière lui, les javelles entassés forment de petits monticules réguliers qui s'étendent à l'infini.

Parfois nous traversons un village dont les chaumières s'alignent au bord de la route. Petites demeures basses dont le toit de chaume est peu à peu remplacé par de bonnes tuiles, elles font un contraste saisissant avec la richesse des campagnes environnantes.

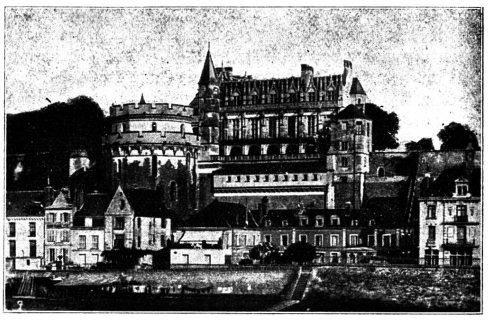
A François du Crétel qui en fait la remarque, Marc-Henri répond :

— T'en fais pas pour eux, mon pauvre ami ! Ils ont un « pion de bas » bien mieux garni que le tien et le mien !

Une cathédrale surgit à l'horizon dont on distingue les tours irrégulières dominant tout l'édifice. Tout autour, une petite ville apparaît. Alors une discussion s'élève dans la voiture : s'arrête-t-on ou passe-t-on tout droit ?

— Mais, c'est la cathédrale de Chartres, dis-je, indigné qu'on puisse poser une telle question, une des plus belles de France !

— Oh ! là, on pourrait s'arrêter une minute, fait Jules au Sapeur, il paraît que dans cette ville on boit un joli vin d'Anjou que je voudrais goûter.



Château d'Amboise.

— Moi, je ne bouge pas de la voiture, ajoute François tout somnolent.

— Entendu, déclare Marc-Henri, je tiens surtout à la vue qu'on doit avoir depuis la haute tour. Puis se tournant vers moi avec un sourire ironique :

— Quant aux vitraux, aux statuettes du chœur et à tout le reste, vous pourrez tout ça regarder en détail pendant qu'on boira notre verre d'Anjou !

Arrivés sur la place, nous descendons de voiture et pénétrons dans la nef par le porche. Mes compagnons, qui ne s'attendaient pas à découvrir un pareil chef-d'œuvre de l'art gothique, restent muets d'admiration.

— C'est rudement beau, fait Jules au Sapeur !

Et Marc-Henri d'ajouter :

— Elle est bien deux fois plus grande que celle de Lausanne !

Après avoir fait le tour du chœur, examiné les vitraux et escaladé la flèche principale, nous nous apprêtons à sortir quand Marc-Henri rentre brusquement dans la nef en disant :

— Il faut que je la regarde encore une fois !

* * *

De nouveau, nous roulons dans la plaine. Les flèches de Chartres se fondent lentement dans l'horizon brumeux et nous pénétrons dans ce joli pays de Tourraine où le ciel est plus clair, les collines plus souriantes, les rivières plus lentes, les bois plus ombreux et où l'on sent mieux que partout ailleurs, la douceur de la vie.

Voici Tours : une grande ville aux rues droites, aux maisons grises et aux places publiques peu fréquentées. C'est jour de marché. Clientes et marchandes discutent avec vivacité.

— On se croirait sur la Riponne, fait Marc-Henri !

Et sur un signe de l'agent, il donne un coup de volant à droite et traverse la Loire sur un pont à plusieurs arches. Nous remontons le fleuve en suivant la route qui longe la berge. Les eaux, légèrement grises, s'en vont lentement vers l'ouest, laissant à découvert des îlots de verdure et des bancs de sable. Des chalands et des péniches s'apprêtent au départ, tandis que, sur l'autre rive, des châteaux, des villas et de pittoresques bourgades s'étalent, en plein soleil, sur les pentes verdoyantes.

Une ville surgit à l'horizon. C'est Amboise, aux jolis quais bordés de gracieuses maisons